

mieux approprié à sa nature et au service qu'on veut en retirer. Ainsi les vaches laitières doivent recevoir les aliments les plus aqueux, c'est-à-dire ceux qui contiennent le plus d'eau; les bêtes de travail, les substances qui, tout en nourrissant bien, donnent le plus de vigueur; les bêtes à l'engrais, les aliments les plus nourrissants.

La ration de nourriture doit nécessairement être plus forte en hiver qu'en été.

Si, à cette saison de l'année, il y a parmi le troupeau, des animaux maigres, de chétive apparence, il vaut mieux ne pas les garder; dans le cas où on les garderait, il faudra ne rien épargner pour leur donner une nourriture convenable et être bien sûr qu'on pourra la leur continuer tout le temps de la stabulation. Ces soins doivent être immédiats, et ne pas laisser ces animaux dépérir davantage en les laissant au pâturage pendant le mois de novembre, exposés aux intempéries de cette rigoureuse saison, tel que la chose se pratique que trop souvent, particulièrement à l'égard de jeunes animaux que l'on destine à l'élevage et qui sont si sensibles au froid. Un cultivateur nous disait, il y a quelques jours: "C'est bien malheureux que nous ayons eu de la neige si tôt, car nous aurions pu laisser nos jeunes taurailles plus longtemps au pâturage." Soyez certains que vous n'y gagnez rien à laisser pâturer vos animaux à cette saison de l'année. En apparence vous croyez économiser sur votre fourrage, mais vos animaux et les prairies n'y gagnent rien; au contraire il y a perte à l'égard des animaux qui ne profitent pas de leur nourriture, et les prairies en souffrent considérablement par le piétinement des animaux lorsqu'ils pâturent sur un terrain humide.

Dès que les animaux sont à l'étable, il faut surtout viser à la bonne préparation des aliments pour qu'ils leur soient profitables, car la valeur des aliments est augmentée par une bonne préparation et par la variété.

Il ne faut jamais nourrir les animaux exclusivement de racines, même si elles sont en abondance sur la ferme; car une semblable alimentation leur occasionnerait infailliblement la diarrhée, troublerait tout leur organisme et les affaiblirait. D'ailleurs l'excès des racines est toujours consommé en pure perte.

Le foin ne doit jamais composer toute la ration du bétail, mais il doit toujours y figurer que pour une partie.

Il ne faut non plus jamais donner la paille seule, car seule elle est un très mauvais fourrage et le plus cher de tous. Mais en mélange avec des grains et surtout avec des racines, la paille peut remplacer le foin en tout ou en partie.

Les racines doivent toujours être données coupées aux animaux. Ce travail peut être fait facilement au moyen d'un coupe-racines, dont le prix d'achat n'est pas considérable, \$8 à \$10, et qui est en vente chez les marchands d'instruments d'agriculture, tel que vous le verrez par leurs annonces dans la *Gazette des Campagnes*.

Les grains ne seront jamais donnés entiers aux animaux, mais toujours grossièrement moulus et trempés. Ce travail peut encore être fait avec la machine à moudre de Vessot, en vente chez M. Lefrançois et Thibouhot de Québec. Cet instrument

moud ou écrase le grain, au besoin. Il n'est pas à la portée de toutes les bourses, mais plusieurs cultivateurs peuvent s'associer pour en faire l'achat et s'en servir à tour de rôle, ou payer quelques centins par minot de grains, à celui qui en aurait la garde et s'engagerait à faire fonctionner la machine pour le service des acquéreurs.

Les fourrages, la paille surtout, doivent être hachés en partie, et, mieux encore, détremés. On peut se servir du hache-paille qui coûte \$15 d'achat.

On fait les soupes avec les balles de grains, les gousses de farineux, etc., puis de la paille et du foin hachés; on peut y ajouter des pommes de terre cuites, du grain concassé, du son, etc. On peut aussi faire des soupes avec des navets, des choux, etc. On ne fait pas cuire ces mélanges sur le feu; il suffit, pour ramollir les substances qui les composent et les rendre ainsi plus nourrissantes, but qu'on se propose, de verser dessus l'eau bouillante. Ces soupes ne doivent jamais être données bouillantes aux animaux, mais tièdes. On doit les mettre tremper le soir pour donner le matin, et le matin pour donner le soir.

La régularité dans la nourriture à donner aux animaux est une condition indispensable de succès: 20 livres de foin régulièrement donnés profitent mieux à un animal que 24 sans soins; il ne faut pas perdre de vue ce principe.

À cette saison de l'année, tout doit être calculé et réglé d'avance de manière à ce que le bétail soit aussi bien nourri à la fin de l'hiver qu'au commencement.

Les heures de repas, de même que la ration, doivent être réglées.

On doit faire en sorte que jamais le bétail ne souffre de la faim et n'ait à attendre son repas au-delà de l'heure fixée.

S'il s'agit d'une grande ferme, le maître de la ferme ou celui qui lui tient place doit le plus souvent possible surveiller la distribution des repas. Et cela non pas par défiance à l'égard des engagés, mais parce que l'ordre, la régularité de la nourriture le veut ainsi.

Nul part dans l'écurie ou les étables il ne doit exister des trainées de foin ou de paille. La négligence à cet égard, amène chaque jour une perte de fourrages qui à la fin de l'hiver peut être assez considérable et mérite qu'on y regarde de près. Ce fourrage ainsi gaspillé serait plus profitable aux animaux qu'à augmenter le tas de fumier. Le manque d'économie sur des bagatelles se fait sentir sur les choses de plus de conséquence.

Choses et autres.

Le "fraisier des Alpes."—M. Paul de Lanoë, horticulteur, de La Patrie, dans les Cantons de l'Est, vient de nous faire l'envoi de plusieurs plants de "fraisiers des Alpes," pour lequel nous lui offrons nos plus sincères remerciements. M. de Lanoë peut être sûr que nous aurons grand soin de ces plants de fraisiers, et si nous réussissons à en tirer avantageusement parti, nous nous ferons un plaisir d'en faire profiter nos abonnés.

Ce fraisier a l'avantage d'une fécondité que les soins peuvent rendre presque continue. Non seulement les touffes formées donnent du fruit, mais les oeillets qui naissent des filets, ont à peine quelques feuilles (souvent ne sont pas encore enracinées) qu'ils poussent une tige et fleurissent. Les plus hautes tiges de ce fraisier ont rarement plus de cinq à six pouces et ne sont pas rameuses. Le goût et le parfum sont les mêmes que les fraises de nos champs.